

LES VOLEURS DE CHEVAUX

DE F. GERSTAECKER.

CHAPITRE I

LE RENDEZ-VOUS DES VOLEURS.

Les orages du printemps ont été remplacés dans les plaines de l'Arkansas par les douces haleines du vent de mai. Les boutons et les fleurs commencent à se faire jour au travers des feuilles mortes ; les arbres bourgeonnent de toutes parts. Mais c'est en vain que le soleil s'efforce de percer les massifs de pins gigantesques, de cèdres, de chênes et de sassafras, dont les buissons touffus forment, au sein de la forêt vierge, autant de retraites presque inaccessibles.

Dans l'un de ces fourrés, trois individus couchés au pied d'un cèdre chevelu sont en train d'échanger des confidences qui semblent demander l'ombre et le mystère.

—Nous avons trouvé ici,—dit l'un d'eux— un site parfait. Nous l'aurions fait faire exprès que l'on n'eût pas mieux réussi. Le marais qui borde la rivière nous garantira de ce côté de toute visite importune ; et de l'autre, les ronces et les épines forment un obstacle suffisant pour faire reculer toute personne qui n'a pas une raison particulière de diriger ses pas jusqu'ici.

Celui qui venait de parler ainsi était un homme de haute taille, bâti d'une façon herculéenne, dont le regard hardi avait un éclat difficile à soutenir. Sa toilette était des plus négligées. Un chapeau de feutre écrasé, dont le brun était passé au rouge, gisait à ses pieds, et sa blouse de drap bleu, aux rebords de laquelle pendaient des lambeaux de frange jaune était couverte de taches de sang provenant, sans hésitation possible, d'un daim fraîchement écorché qui était pendu aux branches d'un arbre à côté du chasseur.

A sa droite un jeune homme auquel on n'eût pas donné plus de dix sept ans, le dos appuyé contre le tronc d'un arbre et tenant dans ses mains un large couteau, paraissait absorbé dans l'occupation favorite des hommes de son pays, celle de couper des copeaux de bois.

Le troisième individu qui faisait partie de ce groupe faisait contraste avec les deux autres. Il pouvait avoir une quarantaine d'années. A en juger par les vêtements qu'il portait il devait appartenir à la classe aisée des fermiers du Far West. Il était fort soigné de sa personne, et rien qu'à regarder la blancheur de ses ongles et la symétrie de sa coiffure on eût pu reconnaître un homme qui n'est pas indifférent aux bonnes grâces du beau sexe. Sa physionomie aurait paru agréable, sans un regard fuyant et une expression légèrement pateline qui s'accordaient mal avec sa solide stature. Il était couché paresseusement sur la mousse au pied d'un mélèze et regardait vaguement l'horizon.

—Ce qu'il y a de certain, ami Cotton,—dit ce dernier dont les yeux venaient de se fixer par hasard sur le daim déposé et pendu à l'arbre,—c'est que vous ne vous faites pas faute de massacrer le gibier du pays. M'est avis que vous devriez bien, le dimanche au moins, laisser en paix les paisibles habitants de ces bois.

—Que le diable vous emporte vous et vos sermons !—s'écria le chasseur.—Gardez votre morale pour les gens de votre village. Nous sommes pas ici au préche. Qui sait où diable se cache Johnson ! Il devait être ici au lever du soleil et voici trois heures que nous l'attendons. Malédiction sur lui !

—Vos blasphèmes ne l'amèneront pas ici cinq minutes plus tôt,—reprit l'homme au regard fuyant, tout en manifestant lui-même une certaine impatience.—J'ai cependant mes raisons pour trouver le temps aussi long que vous ; car il faut que je sois à notre préche à dix heures et nous sommes à six milles du village.

—Oui, vous savez mêler ensemble deux occupations différentes, grommela le chasseur. Vous prêchez et vous volez des chevaux. Par malheur le dimanche est un mauvais jour pour votre commerce !

A ce moment le chien du chasseur que son interlocuteur avait désigné sous le nom de Cotton, dressa vivement les oreilles, huma l'air pendant quelques instants et poussa un aboiement rapide en remuant légèrement la queue.

Hallo !—reprit Cotton—Voici le retardataire. Il est temps qu'il arrive.

Le nouveau venu qui répondait au nom de Johnson était un homme d'un âge mûr, dont les vêtements annonçaient l'aisance. Deux sacs de plomb étaient attachés à sa ceinture et une longue carabine pendait sur ses épaules.

—Bonjour, bonjour,—fit-il pour répondre à la bienvenue de ses camarades.—Excusez-moi si je vous ai fait attendre. Ce jeune gremlin de Brown, ce vieux drôle de Harper et ce peau rouge, que Dieu confonde ! se trouvaient sur ma route ; et j'ai dû faire un détour, pour qu'ils ne me vissent pas venir dans cette direction. Ces bons apôtres me paraissent trop clairvoyants pour qu'il convienne de supposer à se faire suivre à la piste par quelqu'un d'eux.

Tout en parlant ainsi, le nouveau venu tirait de sa gibecière une gourde pleine de whisky, en dévissait le bouchon et portait le goulot à ses lèvres.

Quand il se fut suffisamment humecté le gosier il passa la gourde à celui de ses compagnons qui venait de manifester, quelques minutes avant son arrivée un si grand respect pour le jour du Seigneur.

—Tenez, Rowson, préparez-vous pour votre sermon de tout à l'heure. Vous aurez besoin d'avoir les lèvres humides.

—Merci,—répondit l'individu au regard fuyant, qui répondait effectivement au nom de Rowson. Je ne saurais m'exposer ce matin à sentir l'alcool. Passez votre gourde à Weston et à Cotton, qui n'ont pas les mêmes raisons que moi pour la refuser.

Lorsque tous deux eurent bu et que le nouvel arrivant se fût assis, Rowson reprit la parole :

—Gentlemen, le temps passe et il faut réellement que je m'en aille. Occupons-nous de choses sérieuses. Voici plusieurs semaines que nous nous reposons sans gagner un cent, grâce à ces derniers coquins qui ont formé une association contre nous, sous le nom de *Régulateurs*. Cette oisiveté forcée doit avoir un terme. Il nous faut de l'argent aux uns comme aux autres. Moi qui, eu égard à la bonne réputation que je me suis acquise, quoi qu'après tout je ne sois qu'un misérable pécheur aux yeux du Seigneur...

—Le diable emporte vos homélies, s'écria Cotton avec mauvaise humeur. Réservez vos prières pour le moment où vous serez en compagnie de la famille Roberts ; mais avec nous, pas de blague !

—Moi qui, eu égard à la bonne réputation que je me suis acquise,—répéta Rowson avec un signe de main conciliateur,—suis admis dans toutes les fermes du pays, j'ai pu actuellement obtenir les renseignements dont nous avons besoin. Je suis d'avis que le meilleur endroit pour commencer nos opérations est Spring-Creek, de l'autre côté la Petite-Jeanne. Hasfield qui habite là, a de magnifiques animaux et il nous sera possible de lui prendre au moins huit excellents chevaux. Nous pouvons, de la sorte, gagner chacun trois cents dollars dans l'espace d'une semaine, et certes, aucun moyen honnête ne vous permettrait d'en faire autant.

—Soit, j'y consens,—dit Cotton ;—mais c'est à vous deux de prendre les devants ; car Weston et moi nous avons risqué notre peau la dernière fois.

—C'est la vérité,—fit Weston d'un ton d'assentiment.

—Un moment, n'allons pas si vite, dit Johnson en les interrompant. Avant tout je rappellerai aux deux honorables gentlemen que c'est nous autres qui avons couru les plus gros risques, en vendant la marchandise. Maintenant parlons de l'affaire. Voyons, Rowson, comment proposes-tu de nous y prendre.

—Je m'explique,—fit-il en tirant son couteau et en commençant à tailler des copeaux.—Deux d'entre vous partiront d'ici, le fusil sur le dos, comme s'ils allaient en chasse, en